

L'attaque des positions de campagne fortifiées en Mandchourie

Autor(en): **Feyler, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **52 (1907)**

Heft 7

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-338609>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'attaque des positions de campagne fortifiées en Mandchourie

(Pl. XXXII et XXXIII)

Après avoir exposé les *Principes* arrêtés en Suisse pour l'attaque et la défense des positions de campagne fortifiées et leur application dans nos manœuvres ¹, il est utile d'examiner la façon dont les Japonais procédèrent à ce genre d'opérations pendant la campagne de Mandchourie. Celle-ci revêt essentiellement pour eux le caractère d'attaques de cette nature. Ils peuvent donc, sous réserve des distinctions auxquelles obligent les différences de terrain, nous fournir de nombreux et précieux enseignements.

Dans ses livraisons de 1906, la *Strefleurs militärische Zeitschrift* a publié sous le titre *Der russisch-japanische Krieg : Urteile und Beobachtungen von Mitkämpfern*, une série d'articles reproduits en partie de travaux et rapports d'officiers japonais. Dans sa livraison de mai 1907, entre autres, elle a reproduit, traduits de source anglaise, les rapports des chefs des états-majors des 3^e, 4^e et 6^e divisions qui composèrent la II^e armée japonaise sous les ordres du général Oku, rapports relatifs à l'attaque des positions fortifiées. On sait que la II^e armée, de la bataille de Nanchan à celle du Schaho, dut exécuter une série de ces attaques dans les circonstances les plus difficiles, c'est-à-dire dans la plaine découverte. Ses chefs sont ainsi mieux placés que n'importe qui pour se prononcer sur les conditions d'une pareille opération.

Sur un premier point, eux et tous les commentateurs de la

¹ Livraisons d'avril et mai 1907.

campagne sont d'accord : la première condition du succès est une minutieuse orientation.

La situation générale de la position ennemie, écrit le chef d'état-major de la 4^e division, peut être déterminée par l'exploration de la cavalerie, mais la reconnaissance exacte doit être entreprise ensuite par des patrouilles d'officiers à pied. L'assaillant fait halte en deçà de la portée du feu de l'artillerie du défenseur et envoie des patrouilles d'officiers pour déterminer la ligne des ouvrages et les positions de l'artillerie.

L'attention doit se porter principalement sur la reconnaissance exacte des positions d'artillerie ennemies, écrit le chef d'état-major de la 6^e division. Cette reconnaissance doit être entreprise aussitôt que l'on a enlevé la position des troupes avancées ; elle doit être développée pendant la nuit et si cela ne suffit pas, poursuivie encore le jour après.

D'une manière générale, les Japonais n'utilisèrent pas seulement les patrouilles d'officiers pour leur service de reconnaissance, mais tous les moyens dont ils purent disposer : patrouilles, détachements d'exploration, espions, déserteurs. Ils y consacrèrent tout le temps nécessaire. Ainsi procédèrent-ils dès le premier contact sur le Yalu. Leur cavalerie indépendante avait atteint Wiju le 4 avril 1904 ; pour des motifs que l'on ignore, l'attaque avait été fixée au 1^{er} mai ; « les Japonais, dit le colonel Gertsch, utilisèrent consciencieusement ce délai pour se préparer. Dès le 4 avril, tout fut entrepris pour se procurer des renseignements sur l'ennemi. Des espions coréens et chinois furent mis en œuvre et un actif service de patrouilles organisé au delà du fleuve. A partir du 20 avril, un télescope fut installé à la lisière nord d'une hauteur où s'élevait un temple, près de Wiju ; un officier habile à s'en servir surveilla le terrain, et, grâce à la négligence des Russes, il fit quelques découvertes précieuses¹. »

En fait, lorsque le 1^{er} mai la bataille fut engagée, le commandement japonais était exactement fixé sur l'étendue de la position russe, sur ses ouvrages, sur l'emplacement des réserves. Bien entendu, l'extrême passivité des Russes avait grandement facilité la tâche.

Mais la reconnaissance ne doit pas porter exclusivement sur la position de l'ennemi et l'emplacement des batteries de celui-ci, elle doit aussi se proposer l'étude du terrain de l'attaque, les cheminements qui le traversent, les travaux techniques qu'il

¹ Oberst Fritz Gertsch, *Vom russisch-japanischen Kriege 1904-1906*, p. 39.

nécessite, enfin et surtout, les positions qu'il offre à notre artillerie. Pour l'examen de ce dernier point, le commandant en chef s'entend avec le chef de l'artillerie, et c'est ce dernier, entre autres, qui procède à une reconnaissance, assisté d'un des officiers de l'état-major général du commandant en chef et d'un certain nombre d'officiers d'artillerie et du génie.

Si le défenseur a couvert sa position principale par l'occupation de postes avancés, il faut, si l'on veut pouvoir procéder à la reconnaissance de détail, refouler, au préalable, les occupants de ces postes. On y emploiera des détachements d'exploration de toutes armes et l'on profitera de la retraite des avant-postes ennemis pour opérer les reconnaissances.

Une fois celles-ci terminées et leur résultat connu, le commandant dresse son plan d'attaque. Il détermine les secteurs, répartit les forces, indique à chaque commandant de secteur son objectif. C'est alors ces commandants des secteurs qui passent à la reconnaissance de leur zone de terrain et étudient les mouvements et les travaux à exécuter.

Les Japonais se sont toujours appliqués à attaquer sur deux fronts, combinant une attaque de flanc ou un mouvement enveloppant avec l'attaque frontale. C'est de cette façon seulement que l'on peut obtenir une décision par le feu seul. « Dans la règle, cette opération était préparée déjà par la disposition des colonnes au premier début du contact. Chacun était pénétré jusqu'à la moelle du procédé de l'enveloppement, de l'effet à rechercher sur les ailes, sur les flancs, sur les derrières de l'ennemi ; chaque patrouille et chaque armée s'appliquaient à cette méthode »¹.

Voici un exemple intéressant le service de reconnaissance et le mouvement d'enveloppement qui s'en est suivi. Il est emprunté à un article du premier-lieutenant Erwin Franz dans la revue de Strefleur, livraison de mars 1906 : *Episoden und Eindrücke aus dem mandschurischen Feldzuge auf japanischer Seite*. (Croquis 1, pl. XXXII.)

» Pendant la bataille du Schaho, la II^e armée japonaise forma, dès le 9 octobre, l'aile gauche de la ligne de bataille. La 3^e division, aile droite de l'armée, avançait le long de la ligne du

¹ *Strefleurs militärische Zeitschrift*, livraison de janvier 1907. *Die Infanterie der I. japanischen Armee im Feldzuge gegen Russland*, par le major Adalbert v. Däni.

chemin de fer ; la 6^e division était au centre, longeant le Schaho ; la 4^e, à gauche, entre le Schaho et le Hunho.

» Le 11 octobre, les troupes russes avancées se replièrent dans la ligne Schilihe-Enteniulu-Tontai, que, malgré leurs intentions offensives, elles avaient, à l'avance, mise en état de défense. Un régiment de la 3^e division soutenu par partie de la 6^e attaqua Enteniulu dans la nuit du 12 octobre et s'en empara ; mais il fut contraint, peu de temps après, à évacuer de nouveau la localité. Les 13^e et 45^e régiments avaient attaqué Tontai-Laosigai. Chacun d'eux avait pu pousser deux bataillons, au commencement de la nuit, jusqu'à 600 pas de l'adversaire. A ce moment, la réserve de brigade, bataillons I/45 et I/13, se trouvait dans le lit profond du Schaho.

» Le commandant du bataillon de tête, bataillon I/45, apprit par une patrouille d'officier qu'il avait lancée en avant, que le lit du fleuve ne paraissait pas occupé par l'ennemi. Il résolut de suivre le lit du fleuve dans l'obscurité, puis de se déployer le long de la rive si cela était possible, et d'appuyer ainsi le mouvement des bataillons du front. Comme cela se conçoit, le mouvement ne put être effectué que fort lentement. La patrouille d'officier dirigeait le bataillon ; tous les vingt pas, elle faisait rapport que l'ennemi n'était pas en vue, et le bataillon avançait de nouveau de vingt pas. Il parvint ainsi, suivi par le bataillon du 13^e régiment, à se poster absolument dans le dos des tirailleurs russes couchés dans leurs fossés, et se déploya à cent cinquante pas d'eux. Les soldats japonais ne voulaient pas croire d'abord que c'était bien des Russes qu'ils avaient devant eux ; leurs officiers durent les instruire et les avertirent qu'au signal du commandant de bataillon, ils ouvriraient un feu de vitesse. Le signal fut donné lorsque le jour fut suffisant pour le tir. Ebranlés, les soldats russes se hâtèrent dans les maisons en arrière, pour y reprendre la résistance, mais ils subirent de terribles pertes pendant le court trajet jusqu'à la localité. Les réserves russes dirigèrent une courte offensive en formations massées contre les compagnies du 13^e régiment qui s'étaient déployées dans le lit du fleuve ; celles-ci les laissèrent tranquillement approcher à courte distance, puis ouvrirent un feu de vitesse qui, du coup, rompit la contre-attaque.

Aussitôt que le mouvement offensif du front japonais se produisit, les Russes évacuèrent Tontai, ce qui obligea les défen-

seurs de Enteniulu à se replier à leur tour; le front russe était enveloppé (aufgerollt).

» L'attaque de flanc des Japonais leur avait assuré le gain de cette très forte position. Le défaut de surveillance de la vallée du Schaho par les Russes s'explique par la circonstance qu'elle servait de limite de secteurs entre le 17^e corps d'armée et la troupe voisine et qu'aucun des deux groupes ne considérait ce terrain comme lui appartenant. »

De cet épisode, on peut tirer trois enseignements principaux :

1^o L'utilité des reconnaissances.

2^o L'avantage de l'enveloppement qui peut déterminer la retraite de l'adversaire pour le seul effet du feu.

3^o La nécessité dans la fixation d'une limite de secteurs de préciser le secteur dans lequel elle est comprise. A défaut d'indication à ce sujet, les commandants des secteurs voisins doivent s'entendre.

De ces trois enseignements, le premier surtout doit retenir notre attention dans le cas qui nous occupe.

C'est grâce au service de reconnaissance que la position a pu être conquise, et cette reconnaissance a été ordonnée non par les commandants des troupes engagées, mais par un commandant d'une unité de réserve, désireux de s'orienter sur la manière dont il pourra, le cas échéant, intervenir le plus utilement dans l'action.

* * *

Une fois l'orientation organisée et le plan d'attaque arrêté, il faut préparer l'exécution. Les troupes se rendent dans leurs rayons d'action et vont occuper la ligne à partir de laquelle elles pousseront leur attaque. Les mouvements s'effectuent pendant la nuit et les troupes doivent être installées le matin, de telle sorte qu'elles pourront entreprendre l'attaque dès les premières lueurs de l'aube. Ainsi procédèrent régulièrement les Japonais en Mandchourie, mais ici encore, il convient d'ajouter qu'ils furent non moins régulièrement servis par l'inertie de leurs adversaires.

La distance jusqu'à laquelle est poussé ce premier mouvement est généralement, pour l'infanterie, à un millier de mètres de la position ennemie — si possible, — pour l'artillerie, à distance efficace de feu. L'une et l'autre armes s'enterrent autant qu'elles le peuvent.

Pendant le jour, il serait difficile, en terrain découvert, d'approcher autant de l'ennemi. « Dans un tel terrain, écrit en février 1905 un officier japonais, l'infanterie doit se déployer déjà à plus de 4000 m. de l'ennemi. Il importe, dans ce déploiement, de ne pas se tromper de direction. Afin de réduire, pendant cette opération, les effets du tir de l'artillerie adverse, les compagnies prennent entre elles un intervalle d'environ 200 mètres. Les hommes marchent à trois pas de distance, de telle façon que la gerbe des schrapnels ne couvre pas plus de deux sections au maximum. Les compagnies suivent, si possible, sur un espace de 200 m. pendant les pauses du tir ennemi, puis se couchent. Si la situation ne permet pas de couvrir tout cet espace en un seul bond, on fait des bonds de 50 m.¹. »

* Tous les auteurs s'accordent à reconnaître qu'à partir de 4000 pas déjà des pertes se font sentir très sensibles, même pour de petites subdivisions, si celles-ci ne prennent pas le soin de se couvrir. Il faut donc adopter des formations appropriées au terrain. Les lignes de tirailleurs doivent être formées très tôt, avec de larges intervalles entre les hommes. Au début, dit le major v. Däni dans l'article déjà cité, ces intervalles étaient de 4 à 5 pas. Mais l'expérience apprend que cette formation, même exercée avec assiduité, ne résistait pas à l'épreuve du combat; au moment du danger, les tirailleurs, particulièrement les recrues, se groupent instinctivement.

Comment s'effectuera le déclenchement de l'attaque ?

On se rappelle la façon dont les Anglais procédèrent à Colenso et ailleurs. Ils firent précéder l'attaque de l'infanterie d'un long bombardement de la position par l'artillerie. Mais malgré le nombre et la puissance de leurs projectiles, malgré l'infériorité de l'artillerie boëre, ces bombardements restèrent inefficaces. Ils n'ébranlèrent pas les lignes de tirailleurs ennemies qui conservèrent toute leur force de résistance.

Au début de la campagne de Mandchourie, les Japonais agirent d'une manière analogue. Sur le Yalu, ils commencèrent par offrir le classique duel d'artillerie que les Russes acceptèrent. Disposant de la supériorité numérique et d'une supériorité du matériel — un régiment d'obusiers — ils écrasèrent assez facilement les batteries de la défense, presque entièrement décou-

¹ Strefleur. Livraison de mai 1906. *Infanterieangriff gegen befestigte Stellungen.*

vertes. Ils dirigèrent alors le tir de leurs canons sur les tirailleurs russes mal protégés par des parapets ébauchés. A ce moment, l'infanterie commença son mouvement.

Mais cette bataille fut la seule où les Japonais purent agir ainsi. Les Russes surent profiter de l'expérience. Ils modifièrent leur tactique trop rudimentaire, soit au point de vue du choix des positions, soit comme méthode de tir.

« Au lieu de pousser le duel d'artillerie jusqu'à épuisement, écrit à propos de la bataille de Tosan le major v. Dáni, la défense le rompit dès que l'adversaire accusa sa supériorité pour ne le reprendre que dans les moments favorables. L'infanterie japonaise attendit pendant toute la première journée de la bataille le résultat de la préparation de l'attaque par l'artillerie, mais les heures s'écoulèrent sans que les batteries russes fussent réduites au silence et sans que l'infanterie pût être prise sous le feu. Il fallut se résoudre à lancer l'infanterie au combat dans ces conditions difficiles. Or l'attaque réussit !

La suite de la campagne a fait reconnaître que l'infanterie doit commencer l'attaque même avant que l'artillerie ennemie ait été réduite au silence ; cela ressort non seulement des déclarations des officiers supérieurs japonais, mais de l'exécution même des attaques. Sans attendre le résultat du combat de l'artillerie, l'infanterie pousse jusqu'à portée efficace de son tir, afin que sa propre artillerie puisse découvrir les batteries de l'ennemi ; car celui-ci ne les démasque que sous l'action de l'attaque de l'infanterie. Sans cette dernière, impossible de découvrir les canons ennemis.

La tâche de l'artillerie reste ainsi la même : soutenir l'attaque de l'infanterie en détruisant l'artillerie ennemie, ou, tout au moins en la paralysant, c'est-à-dire en l'empêchant de diriger son feu sur notre infanterie. »

Dès le mois d'octobre 1904, un officier japonais résumant les premières expériences de la campagne écrivait ce qui suit au sujet du moment où doit commencer l'attaque de l'infanterie :

« Jusqu'ici, on a posé en principe que l'attaque par l'infanterie ne devait avoir lieu qu'après un vigoureux effet du feu de l'artillerie. Si l'on voulait appliquer ce principe dans la campagne actuelle, le résultat serait nul, car l'artillerie ennemie s'établit dans de forts couverts artificiels ou dans des positions masquées par le terrain ou par des localités ou par des cultures. Dès lors, pour la réduire au silence ou simplement lui infliger quelques pertes, il faut une grosse consommation de munition et une longue durée du tir. Ouvre-t-on le

feu le matin de bonne heure, un effet ne sera guère obtenu avant l'après-midi; et si l'attaque par l'infanterie commence à ce moment-là, elle devra tôt être interrompue par la nuit, ce qui rendra inutile l'effet obtenu par l'artillerie. Celle-ci aura sacrifié en pure perte une munition si difficile à remplacer. Par ces motifs on est contraint de lancer l'infanterie à l'attaque aussitôt après l'ouverture du feu de l'artillerie¹.

Aux premières lueurs de l'aube, dès qu'il devient possible de se diriger dans le terrain, l'infanterie commence son mouvement. Elle s'appliquera par tous les moyens à gagner la distance la plus efficace de tir. Quelle est-elle ? On ne peut fixer un chiffre ; elle dépend beaucoup de la nature des abris de la défense. Suivant ce qu'ils sont, il devient pour ainsi dire impossible de gagner la supériorité du feu ; il faudra profiter d'une nouvelle nuit pour s'avancer à portée d'assaut et surprendre la position en se jetant sur elle à l'arme blanche. Dans d'autres cas, on arrive relativement facilement à pied d'œuvre ; par exemple, si la défense a négligé l'établissement de ses abris et que les troupes d'assaut sont bien secondées par le tir des unités voisines.

Dans l'attaque, on opère par bonds. Aux grandes distances, on s'efforce de faire au pas de gymnastique des bonds prolongés, cela par front de section et plus si possible. On se porte ainsi, profitant des couverts et gagnant de point d'appui en point d'appui, jusqu'à la limite supérieure des petites distances, limite à partir de laquelle, dans la plupart des cas, le tir devient réellement efficace. Là, on s'enterre solidement pour mener le combat par le feu.

Le fantassin doit s'accoutumer d'ailleurs à se former un abri dans chaque position de feu. L'outil de pionniers travaille continuellement. Les réserves, qui suivent, également en lignes de tirailleurs, profitent à leur tour de ces abris qu'elles perfectionnent, car, le cas échéant, ils serviront encore si, après un insuccès, il faut se replier.

L'infanterie s'est beaucoup servie aussi de sacs de drap utilisés à la fois comme masques et surtout comme appui de l'arme. Un chef de compagnie du 28^e régiment d'infanterie s'exprime à ce sujet ainsi qu'il suit :

Les sacs de couleur kaki sont larges de 20 cm. et longs de 50, avec une de

¹ Strefleur, Livraison de mai 1906. p. 771. *Einige Weisungen des ersten japanischen Armeekommandos für das Gefecht.*

leurs extrémités fermée à l'aide d'attaches. Pendant la marche, on les porte dans l'étui à cartouches ou dans le havresac.

Dès qu'il arrive dans la zone du feu ennemi, le fantassin bourre son sac d'herbe ou de foin, de paille, de sable ou de pierres. Il se constitue ainsi un appui pour son arme dans la position du tir couché. Pendant la marche, la meilleure manière de porter le sac est de le tenir sous le bras gauche. Si le sac devient superflu, on en jette le contenu.

Suivant la position du corps au moment où le tireur remplit son sac, le temps nécessaire varie d'une minute à deux minutes et demie ; sensiblement plus, naturellement, s'il faut se servir de la terre du sol gelé.

La précision du tir s'accroît beaucoup par l'emploi du sac ; les tireurs présentent en outre une beaucoup plus petite cible d'où diminution des pertes, partant augmentation d'assurance. Les sacs remplis de terre ou de sable offrent un couvert lorsque la bêche ne peut creuser le sol durci par la gelée. En dehors du combat aussi, pendant la marche et au repos, le sac rempli de foin et pesant à peine un kilogramme sert d'oreiller...¹

La tendance des Japonais a été de raccourcir le plus possible le combat par le feu. Si l'avant-terrain offrait des couverts, ils s'efforçaient de les atteindre et de pousser ainsi de l'avant sans attendre que la puissance du feu de l'adversaire eût été brisée. La durée du combat par le feu a énormément varié. Souvent le succès a été rapide ; d'autres fois, comme on l'a dit plus haut, la décision sur le front n'était pas possible et, dans ces cas-là, il fallait attendre la nuit pour parcourir l'espace jusqu'à la position ennemie. Quant on parvenait à gagner la supériorité du feu en abordant l'adversaire sur deux fronts, ou s'il était mal abrité, le résultat était prompt et certain. L'adversaire disposait-il au contraire d'une bonne couverture avec protection des flancs, tout au plus pouvait-on le contraindre à se terrer derrière son abri.

La plupart des rapports fixent la distance d'assaut de 400 à 200 mètres de la position. Il arrivera du reste souvent que l'on n'y parviendra pas avant la seconde nuit. Jusqu'à cette distance le mouvement a continué par bonds, mais l'assaut est exécuté en un seul bond qui porte l'assaillant dans la position ennemie.

Pendant toute l'opération de l'attaque, l'artillerie doit appuyer le mouvement de l'infanterie. Elle prend essentiellement sous son feu l'artillerie de la défense qui prétendrait s'opposer à l'attaque de l'infanterie ; elle ne tirera sur l'infanterie ennemie et

¹ Strefleur, Livraison d'octobre 1906, p. 1463. *Verwendung von Säcken als Gewehrstützen.*

sur la position ennemie que si elle a pu accomplir cette première tâche. « Remplit-elle les deux missions, écrit le major v. Däni, l'infanterie lui en est très reconnaissante ; mais si elle prend comme objectif l'infanterie de la défense, laissant l'artillerie de celle-ci libre de tirer sur l'infanterie assaillante, elle ne peut compter sur des remerciements, car le défenseur est bien protégé derrière ses couverts contre le feu d'artillerie, tandis que l'infanterie de l'attaque, sans abri, ou imparfaitement abritée par des couverts naturels hâtivement améliorés, est exposée à des pertes énormes du fait des canons. »

« Normalement, dit le chef d'état-major de la 3^e division japonaise, le feu de l'artillerie assaillante est dirigé principalement sur les ouvrages et les batteries ; en seconde ligne seulement sur les fossés de tirailleurs creusés dans les intervalles. »

« Le feu de l'artillerie, écrit le chef d'état-major de la 4^e division, est dirigé principalement sur les batteries ennemies. Toute l'artillerie exécute si possible des feux d'enfilade ou obliques, afin de forcer rapidement les batteries adverses au silence ; il faut pour cela l'unité du commandement. Mais même dans ces conditions favorables, il faudra beaucoup de munitions et beaucoup de temps. C'est pourquoi l'on commence par tirer sur l'artillerie ennemie avec le gros des pièces disponibles, et seulement avec partie d'entre elles sur l'infanterie. On tire d'une façon ininterrompue, en régularisant la vitesse du tir. »

Le chef d'état-major de la 6^e division déclare aussi que les batteries ne dirigent une partie de leur feu sur l'infanterie de la défense que quand elles ont réduit l'intensité du tir de l'artillerie de celle-ci.

Pour faciliter l'assaut, il est utile qu'une partie des batteries vienne occuper des emplacements plus rapprochés de la position. Elle accompagnera de son feu la marche des troupes d'assaut jusqu'au dernier moment. A la vérité, quelques shrapnels arroseront parfois notre propre infanterie, mais plusieurs auteurs prétendent que le fantassin japonais préférerait encore ce risque à la privation de l'appoint des canons.

A noter que le combat à l'arme blanche n'est plus seulement une menace. Soit que l'assaut ait lieu de nuit ou au petit matin, soit qu'il se produise de jour contre un défenseur affaibli mais non suffisamment démoralisé pour qu'il abandonne ses retranchements, la bayonnette et les grenades à main deviennent *l'ultima ratio*.

Il semble ressortir des faits de guerre les indications suivantes :

Si le défenseur reçoit des feux sur deux fronts, ou s'il est mal abrité, ou, s'il est abrité mais très inférieur en nombre, il abandonnera la position devant la supériorité du feu de l'assaillant et devant la menace de l'abordage.

S'il est derrière de bons retranchements, avec des flancs à couvert, et point trop démoralisé par la supériorité de l'attaque, il attendra celle-ci de pied ferme, et c'est alors le combat corps à corps qui décide.

Comme on l'a déjà dit, les Japonais se sont toujours efforcés d'obtenir l'enveloppement, et ils y ont souvent réussi surtout à cause de la passivité des Russes. Pour que cet enveloppement soit possible contre une redoute faisant partie d'un ensemble d'ouvrages, soit d'une ligne de redoutes, il faut que des troupes assaillantes voisines occupent par leur feu les garnisons qui pourraient flanquer, par le leur, l'ouvrage attaqué. Sous cette protection, l'aile enveloppante pénètre dans la ligne des ouvrages, entre les redoutes, et s'efforce d'atteindre la gorge de celle qu'elle se propose d'enlever.

La destruction préalable des obstacles d'approche est nécessaire pour la réussite de l'assaut. Cette destruction ne peut s'effectuer pendant le jour que si elle est activement protégée par un feu très vif. Le plus souvent, il faut y procéder de nuit. L'infanterie qui s'est établie dans la position d'où elle se jettera à l'assaut envoie plusieurs petites subdivisions de fantassins et de sapeurs pour opérer les destructions.

Enfin, ce qu'il faut avant tout, c'est la ferme volonté de vaincre et de ne reculer pour cela devant aucun sacrifice. C'est là ce qui ressort surtout de trois épisodes par le récit desquels nous terminerons ces considérations. Les résultats différents auxquels ont abouti ces trois attaques montrent assez combien grande est l'influence des circonstances dans la bataille. Une seule chose reste constante et absolue : la valeur morale des combattants qui ne sera jamais trop haut placée ¹.

Le premier de ces épisodes est tiré de la bataille de Moukden. (Croquis n° 2, pl. XXXII.)

Le 28 février, à 10 h. du soir, le commandant de la II^e armée japonaise donna l'ordre à ses 5^e et 8^e divisions d'attaquer les

¹ Nous traduisons ces récits de la revue *Strefleur* avec reproduction partielle des croquis qui les accompagnent.

redoutes russes sur la ligne Lichiawopeng-Tschantan, tandis que la 6^e division (avec la 8^e brigade de landwehr) fixerait l'adversaire sur le front. Vu le fort brouillard qui régnait le matin, les 21^e et 11^e régiments ne commencèrent leur attaque le 1^{er} mars qu'à 10 h. avant midi.

Le 21^e régiment se porta contre une redoute bien visible établie sur une colline près de Lichiawopeng. Elle était occupée par le 7^e régiment de tirailleurs russes et deux mitrailleuses. Le 21^e régiment effectua son mouvement avec, en première ligne, deux bataillons à la même hauteur, chacun d'eux ayant déployé trois compagnies en tirailleurs, et gardant une compagnie de réserve en échelon, également formée en ligne de tirailleurs. Le mouvement se poursuivit sous un feu très vif d'infanterie et d'artillerie. A 800 pas de l'ennemi, les réserves de bataillon durent être mises en ligne, ce qui porta les tirailleurs à 400 à 300 pas de l'ennemi. Impossible d'aller plus loin; il fallut se terrer.

Les soldats couchés et grattant le sol de leurs pelles remplirent les sacs qu'ils avaient pris avec eux et derrière lesquels ils cherchèrent un abri. Ils suspendirent le feu et l'artillerie russe commença à bombarder violemment à l'aide de shrapnels et d'obus brisants de 15 cm. le village de Liuliaokao, derrière lequel le 3^e bataillon du régiment se trouvait en réserve.

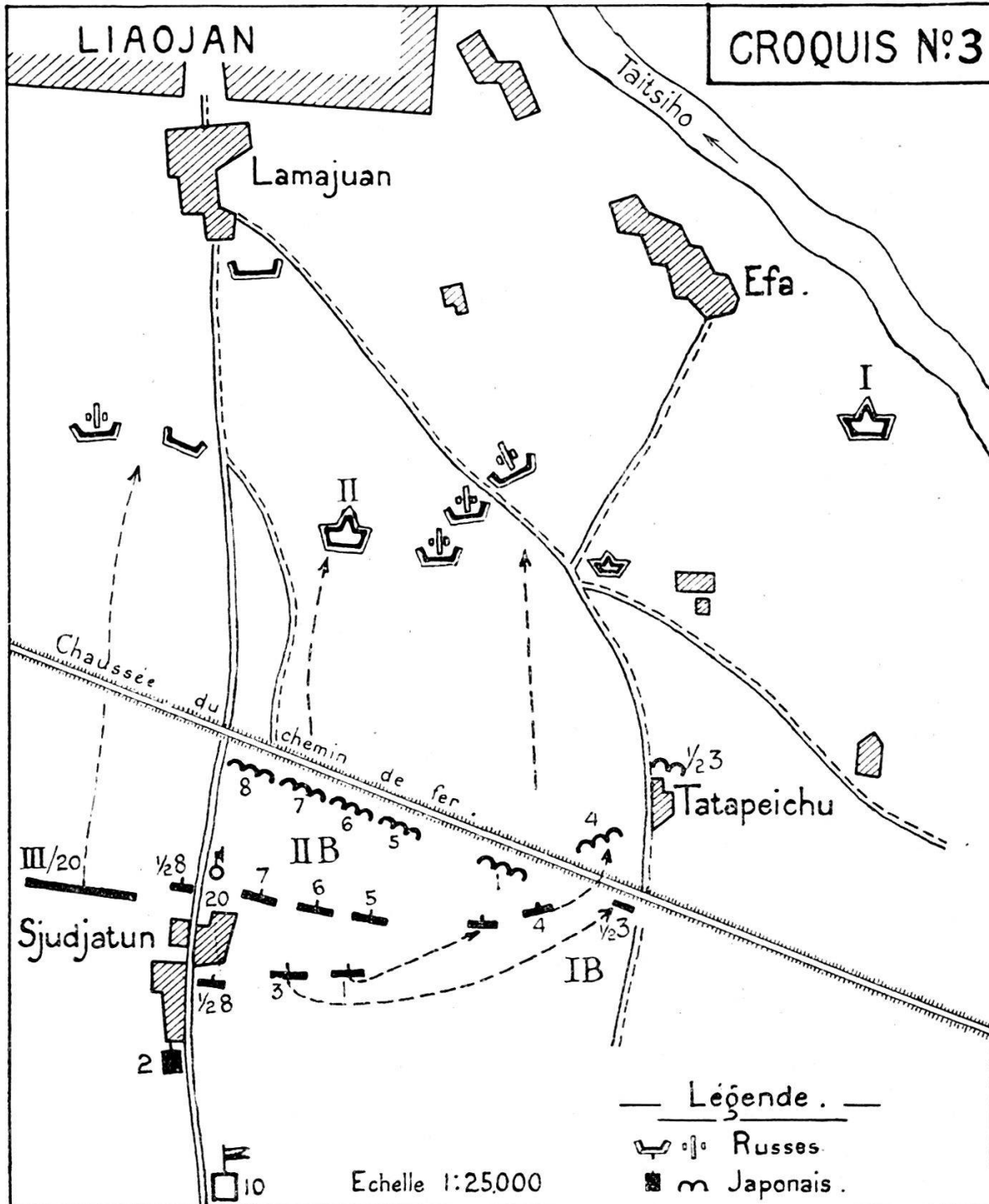
Toute l'après-midi durant, les deux bataillons de première ligne restèrent couchés, éloignés de 300 à 400 m. de la redoute ennemie. A la nuit seulement, le 3^e bataillon fut porté en ligne. De même, pendant la nuit, les Russes reçurent l'ordre de la retraite, et le régiment réussit facilement, à l'aube du 2 mars, à obliger la faible arrière-garde russe à abandonner l'ouvrage.

Le 21^e régiment, fort de 2500 hommes, perdit dans ce combat, le 1^{er} mars entre 10 et 11 heures du matin seulement, 304 tués (dont 12 officiers) et 965 blessés (dont 28 officiers).

Le deuxième épisode appartient à la bataille de Liao-Yang. (Croquis n^o 3.)

Le 20^e régiment japonais (IV^e armée, X^e division, XX^e brigade) entra à Sjudjatun le 2 septembre 1904 après midi. Le 2^e bataillon fut aussitôt déployé à l'est de la route de Liao-Yang. Plus tard, trois compagnies du 1^{er} bataillon se déployèrent à l'est du 2^e, une compagnie (la 2^e) restant avec le drapeau du régiment à la sortie sud de Sudjatun. Le 3^e bataillon, déployé en ligne de tirailleurs, demeura en échelon à l'ouest de la route.

Jusqu'à 11 h. du soir, le régiment avança en courts bonds jusque près de la chaussée non terminée du chemin de fer, et



le 2^e bataillon notamment parvint, non sans de grosses pertes, jusqu'à la chaussée. La conduite des troupes se faisait par le moyen de légers coups de sifflet. Dès l'entrée aux distances moyennes les bonds s'exécutèrent par groupes. Le régiment

passa la nuit en ligne de tirailleurs le long et derrière la chaussée, l'aile droite poussée vers Tatapeichu.

Dès l'aube, les tirailleurs ouvrirent de nouveau le feu contre la redoute et recommencèrent le mouvement en avant. Cette redoute était très solidement construite avec des obstacles de fil de fer dans de profonds fossés. Elle était flanquée par des mitrailleuses.

Ce ne fut qu'à 7 h. 50, après un bond rapide et énergique que la ligne de tirailleurs du 2^e bataillon parvint à se jeter dans un épaulement de l'ouvrage. Pendant ce combat de 13 heures, les pertes furent importantes, malgré les levées de terre dont les soldats se firent des abris au moyen de l'outil de pionniers : 13 officiers tués, 6 blessés ; 247 hommes tués, 648 blessés, soit le 35 %.

Le troisième épisode s'est produit, comme le premier, à la bataille de Moukden. (Croquis n^o 4, pl. XXXIII).

La 3^e division japonaise, — 5^e et 17^e brigades, — sous les ordres du lieutenant-général Oshima, formait, à la bataille de Moukden, la réserve du maréchal Oyama. Le 5 mars, elle fut envoyée pour combler le vide entre les II^e et III^e armées, contre le front Jansütun-Juhuantun. Le 5 mars au soir, la 5^e brigade, — major-général Nambu, — se trouvait vers Liuwanpu ; la 17^e plus au sud, face à Jansütun.

Le 6 mars, le général Nambu fit reconnaître le front occupé vers Juhuantun par l'infanterie ennemie (25^e division). Les hauts murs de la localité et le groupe des « Trois Maisons » avaient été mis en état de défense. Au nord de Juhuantun, sur la hauteur de Tschundigansa ainsi qu'immédiatement au sud des Trois Maisons deux grandes redoutes d'infanterie avaient été construites, celle du nord reliée à Juhuantun par une ligne ininterrompue de fossés de tirailleurs. On pouvait voir les Russes travaillant encore aux ouvrages sur la hauteur de Tschundigansa.

Quatre batteries russes étaient établies derrière le front d'infanterie, deux à l'est de Tschundigansa, les deux autres à l'est et à l'ouest de Juhuantun.

Après que le 6 après midi l'artillerie de la 6^e division, — six batteries, — se fut portée au sud de Liwuanpu pour soutenir de là les deux brigades, le général Nambu ordonna l'attaque pour le 7 au matin, de bonne heure. Il se proposait de percer le

front de la position sur son point le moins fort, savoir entre Juhuantun et les Trois Maisons. La 17^e brigade avait l'ordre d'attaquer en même temps Jansütun.

La brigade se mit en mouvement à 4 h. du matin par une complète obscurité, chaque régiment portant deux bataillons en première ligne; les deux bataillons restant furent gardés en réserve de brigade. Le 6^e régiment reçut comme point de direction la partie sud de Juhuantun, le 33^e régiment les Trois Maisons. Les deux régiments avancèrent en ligne de colonne et, à l'aile gauche une compagnie, à l'aile droite deux, prirent leur direction respectivement sur les deux redoutes au nord et au sud de Juhuantun.

Comme le front japonais arrivait à 500 m. environ de la position russe, le bataillon de gauche du 33^e régiment reçut un feu de salve de peu d'efficacité; il continua tranquillement son mouvement sans changer de formation et mit la bayonnette au canon. Au même moment, les Russes sortirent de la redoute sud contre les deux compagnies de l'aile, faiblirent d'abord devant le feu rapide qu'elles ouvraient, mais aussitôt après reprirent leur contre-offensive que les deux compagnies repoussèrent à la bayonnette dans un combat corps à corps.

Sur ces entrefaites — la différence des moments se compte par minutes — le 33^e régiment était arrivé à 300 m. des Trois Maisons et essuya alors un feu violent; les compagnies, — la nuit était encore profonde, — se déployèrent et atteignirent en courant les Trois Maisons. Le commandant du régiment, lieutenant-colonel Joshijoka pénétra le premier dans la position.

Après un bref mais violent engagement d'homme à homme, au cours duquel on fit emploi, de part et d'autre, de grenades à main, les Russes évacuèrent le groupe des maisons et battirent en retraite vers le nord-est. Mais aussitôt le régiment fut en butte à un feu de flanc tiré à 200 m. de distance, depuis la redoute au sud des maisons; par bonheur survint bientôt un bataillon de la réserve que le commandant de brigade avait envoyé sur le flanc droit du régiment; il prit position face à la redoute, dont il tint la garnison sous son feu.

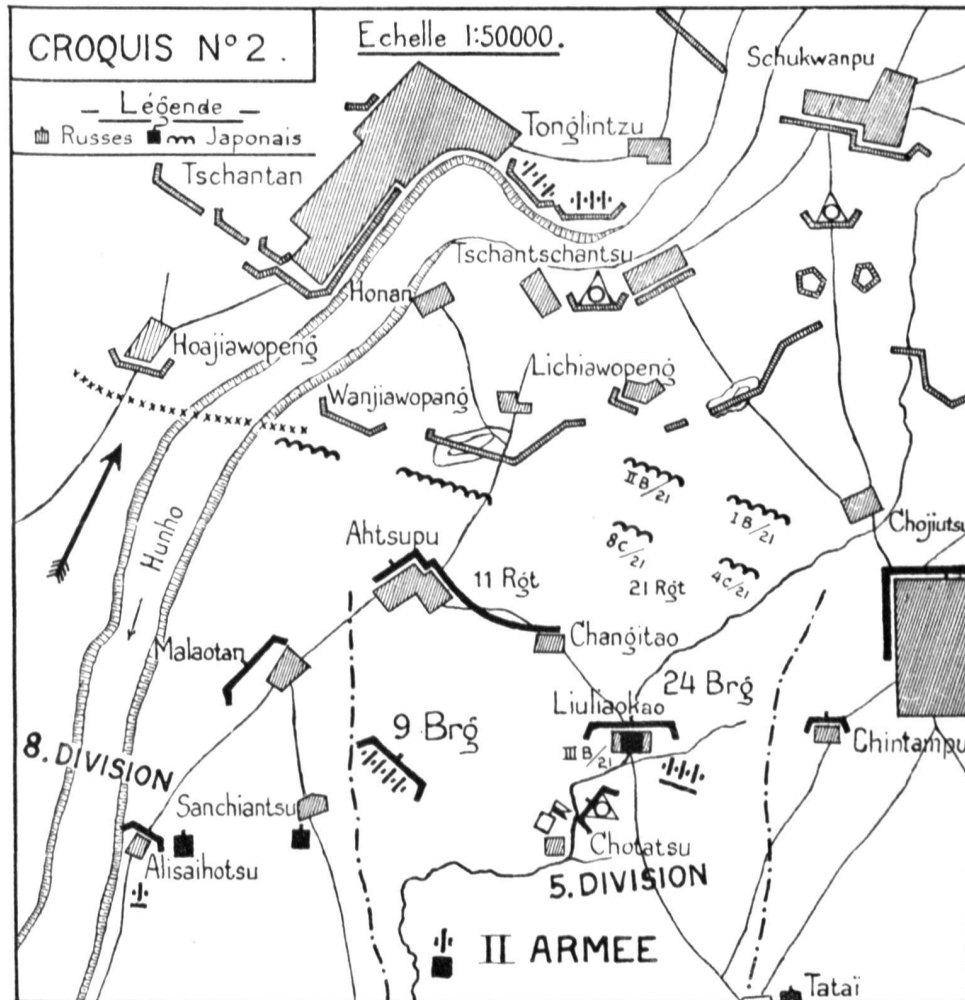
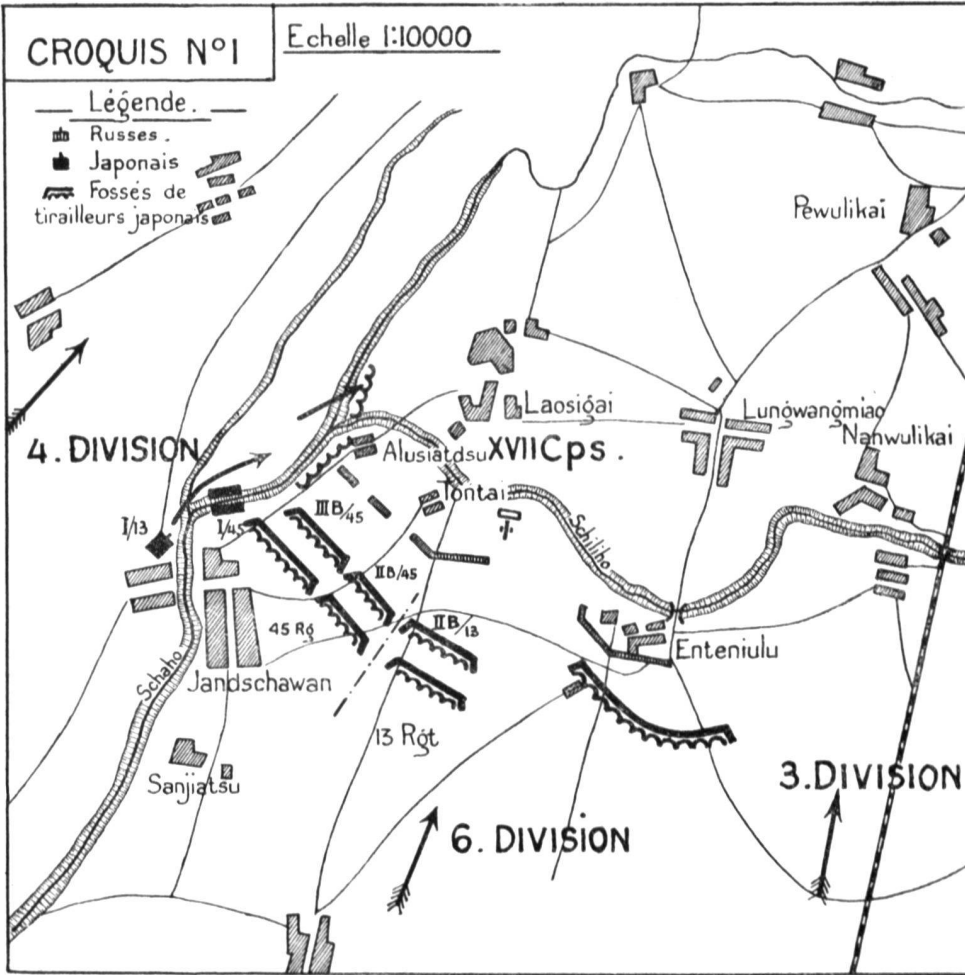
Le mouvement du 6^e régiment fut un peu moins difficile. Les ailes intérieures de ses deux bataillons avaient direction sur l'angle sud-ouest de Juhuantun. Ici aussi un feu de salve fut ouvert par les Russes, alors que le régiment arrivait à 250 m.

de la lisière du village; à l'éclair des coups de feu, il fut possible de déterminer les parties non occupées de cette lisière, et le régiment s'y précipita. L'attaque eut lieu avant 6 heures du matin. Deux compagnies de l'aile droite pénétrèrent dans le village par le sud, les autres suivirent et se mirent à poursuivre les Russes de maison en maison à la bayonnette, en jetant des grenades à main et en mettant le feu aux bâtiments combustibles. L'assaillant traversa la grande rue du village et s'empara de quelques maisons du quartier nord. Mais les constructions étaient ici plus dispersées; il ne put tenir et malgré le renfort de deux compagnies de la réserve, il dut rétrograder dans le quartier sud qu'il mit autant que possible en état de défense.

Ainsi, vers 7 heures, l'enlèvement des Trois Maisons et de la partie sud de Juhuantun avait rompu le front russe.

Mais alors commença pour le vainqueur un vrai martyre. Lorsque la garnison russe qui occupait le terrain en avant des points enlevés se fut retirée, les deux batteries à l'est et au sud-est de Juhuantun se mirent en devoir de bombarder violemment le village; les pertes augmentèrent d'une manière effroyable. A 11 heures, de l'infanterie surgit du bas-fond au sud-est des maisons (123^e régiment), en formations massées. Accueillie par le feu du 33^e régiment, elle dut suspendre sa marche; une fraction recula. A midi, de nouvelles batteries s'installèrent à l'est de Juhuantun et lancèrent sur les Trois Maisons une pluie de shrapnels. Tandis que, simultanément, l'infanterie russe, cette fois-ci en plusieurs lignes minces et successives de tirailleurs, s'avancait rapidement. A 400 m. la première ligne commença à plier, mais elle fut enlevée par les lignes suivantes, et les fantassins se jetèrent sur les ruines des Trois Maisons que les quelques survivants du 33^e régiment durent abandonner après un vain combat à la bayonnette. Ils se réfugièrent dans le quartier sud de Juhuantun. Les Russes avaient reconquis les Trois Maisons.

Le 6^e régiment dans le quartier sud de Juhuantun n'avait pas peu souffert. La batterie russe à l'est de la localité avait aussi été renforcée de plusieurs batteries nouvelles, et à 2 heures commença également une contre-offensive de l'infanterie (neuf bataillons de la 25^e division). Les restes de la brigade, réfugiés dans le sud de Juhuantun étaient maintenant fusillés depuis le quartier nord, puis par les troupes arrivant de Tscheguantun,



CROQUIS N° 4

Echelle 1:50000

II. ARMEE

Res de Brig
5 Brig

3.DIV

17 Brig

III ARMEE

1 C.

Tschundigansa

Juhuantun

3 Maisons

123 R

Jansütun

Matjuansa

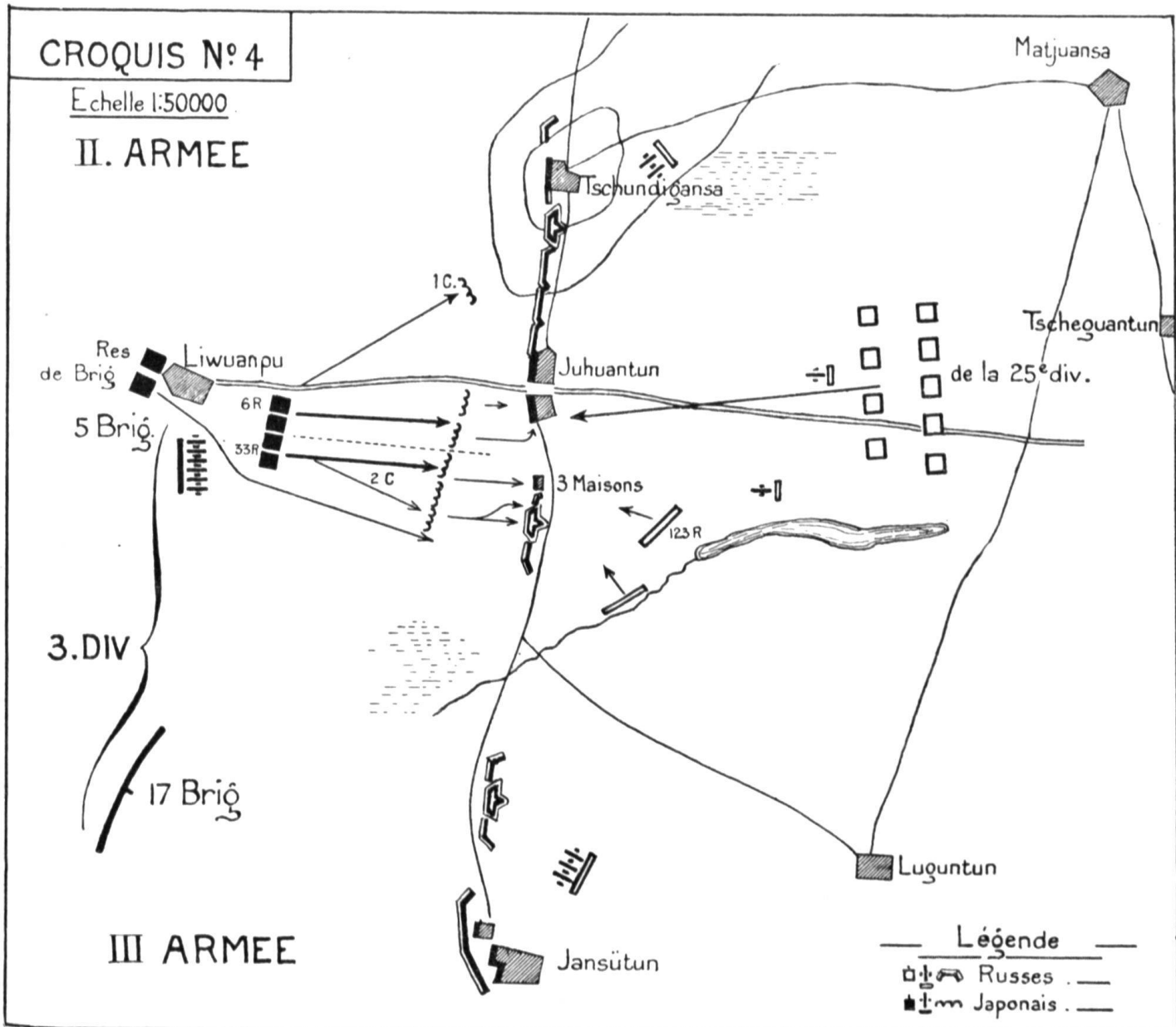
Tschequantun

de la 25^e div.



Légende

- ☐ Russes
- Japonais



enfin depuis les Trois Maisons. Dans l'après-midi, les munitions se firent rares. Les pourvoyeurs que le général Nambu tenta d'envoyer de Liwanpu durent rétrograder. Les défenseurs s'emparèrent alors des fusils et des cartouches des Russes tués ou blessés. Ce ne fut que vers le soir, une fois l'obscurité tombée, que les deux dernières compagnies de la réserve purent apporter des munitions de Liwanpu. Grâce à ce renfort, la brigade qui ne comptait plus que 500 hommes, put se replier sur Liwanpu. 4000 hommes étaient tués ou blessés.

* * *

Si, maintenant, nous résumons d'après l'expérience des Japonais en Mandchourie les procédés de l'attaque d'une position de campagne fortifiée, nous constatons les opérations successives suivantes :

Reconnaissance générale de la position et du terrain d'attaque ;

Fixation du plan de l'attaque ; détermination des secteurs et du fractionnement des forces ;

Reconnaissances dans les secteurs ;

Marche jusqu'à la ligne de déclenchement de l'attaque. Cette opération comportera, le cas échéant, le refoulement des avant-postes de la défense avec l'appui de l'artillerie occupant une première position. Occupation des positions de l'artillerie pour soutenir l'attaque. Marche et prise de positions s'effectueront le plus volontiers à la faveur de l'obscurité.

Ouverture du feu par l'artillerie et mouvement simultané de l'infanterie, afin d'obliger le défenseur à se démasquer et à offrir à l'artillerie assaillante les buts qu'elle devra battre ;

Combat pour la supériorité du feu et offensive jusqu'à la position d'assaut. Celle-ci doit être assez rapprochée de l'ennemi pour permettre l'assaut en un seul bond. L'assaillant se terre dans cette position en attendant le moment propice de l'assaut ;

Destruction des obstacles de la défense ; le cas échéant, occupation d'une nouvelle position d'artillerie, plus rapprochée ;

Assaut. Il aura lieu, souvent, aux premières lueurs de l'aube.

Un dernier point reste à relever. D'où vient le signal de l'assaut ? Dans la plupart des cas, l'ordre en a été donné par le commandant en chef ou, tout au moins, par un commandant de secteur dans son secteur. Il est rarement parti de la ligne de

tirailleurs agissant spontanément. Quand les lignes avancées estiment la position mûre pour l'assaut, elles font rapport, et le commandement arrête les dispositions nécessaires, en tenant compte de la situation d'ensemble.

Il est clair qu'une fois l'assaut réussi, il faut organiser la poursuite et profiter, si possible, de la démoralisation et de la désunion du vaincu pour l'achever. Ce dernier acte ne paraît pas avoir été joué par les Japonais; au moins n'en connaissons-nous pas d'exemple; ils se sont toujours contentés du gain de la position, se bornant à retourner ses défenses contre l'adversaire, afin de repousser, le cas échéant, un retour offensif. En procédant de cette façon-là, ils n'ont pas poussé leur avantage aussi à fond qu'il est désirable. Les Russes en étaient quittes pour aller occuper une position de repli à quelques kilomètres en arrière.

En résumé, trois conditions indispensables dominent toute l'opération de l'attaque d'une position fortifiée: une préparation minutieuse et méthodique; la liaison étroite de l'infanterie et de l'artillerie; les forces morales tendues au suprême degré.

F. FEYLER, lieut.-col.

